

## Présentation

### Lettre à Victor-Lévy Beaulieu

---

Number 108, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14252ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

(2006). Présentation : lettre à Victor-Lévy Beaulieu. *Moebius*, (108), 5–10.

## PRÉSENTATION

### Lettre à Victor-Lévy Beaulieu

Les temps changent... bien peu. Ton avant-dernière sortie à propos des romanciers de « la relève » québécoise (*La Presse*) a eu le mérite de braquer les projecteurs sur certains écrivains de mérite comme Grégory Lemay, Alexandre Laferrière et Marie Hélène Poitras (ces deux derniers ont publié à nouveau cette année chez Triptyque). Le succès du livre de Marie Hélène Poitras n'est sans doute pas étranger, hormis l'évidence de son talent, à ses qualités personnelles (c'est une personne très sympathique) et à l'intérêt des lectrices qui, comme tu le sais bien, sont en majorité au Québec. Il ne faut pas oublier non plus que ce sont souvent des femmes qui s'occupent des chroniques de livres. Son « propos », à cet égard, a su toucher davantage que celui, plutôt affirmé, provocateur et masculin, d'un Éric M<sup>c</sup>Comber. Un autre de ces écrivains de « la relève » encadré par Triptyque depuis quelques années.

Tu avais aussi oublié dans ta tirade les Mélanie Vincellette, Suzanne Myre, Dominique Lavallée, etc., qui font également entendre des voix à la fois drôles et revendicatrices, contemporaines et vivantes. D'autres que je ne nommerai pas jouent sur des portées plus intimes, plus douloureuses, moins tonitruantes que celles qui préconisent la colère ou le rire. Et contrairement à ce que tu affirmes, je crois que l'écriture de fiction au Québec se porte très bien, en termes de diversité et de qualité. Je parle d'écritures, laissant aux fabricants de littérature le soin d'en démêler l'écheveau.

Ta dernière tirade à *La Presse* porte sur les remous qui perturbent le milieu de l'édition québécoise actuelle, et tu t'étonnes que les médias en fassent peu de cas. Les médias en parlent pourtant, mais tu sembles souhaiter que des collègues se prononcent sur les faits et gestes qui se multiplient. La maison de Jacques Lanctôt est achetée par Les Intouchables – pourquoi faudrait-il craindre le pire ? – et François Couture de l'Effet pourpre demande grâce après la publication de quelques titres – un autre vide pour la relève dans le milieu de l'édition. Varia change de mains – mais son directeur devait en avoir un peu marre, après la production de plus de cent titres, que sa maison soit le plus souvent boudée par les ténors de la critique. Les Éditions Trait d'union déposent leur bilan – mais les plus à plaindre sont les auteurs qui ont fait confiance à Pierre Turgeon. Et, enfin, le Groupe littéraire Ville-Marie, après avoir été gobé par Sogides, se voit à nouveau gobé par un plus gros encore, Quebecor. Et on pourrait continuer sur cette lancée en multipliant les exemples de brassage à l'intérieur de diverses maisons d'édition, jeunesse par exemple, ou scolaire. Mais je préfère demeurer sur le terrain que tu arpentais dans ton article, celui de l'écriture romanesque.

Il faut se rappeler que le milieu de l'édition ne s'est professionnalisé ou industrialisé que depuis une quarantaine d'années au Québec. Pierre Tisseyre ou encore Gaston Miron ont laissé de beaux héritages littéraires sur lesquels leurs entreprises s'appuient encore. De très nombreux éditeurs d'aujourd'hui sont dans la soixantaine, l'âge habituel de la retraite : André Vanasse, Antoine Del Busso, Denis Vaugois, moi-même, et j'en passe. Ici se pose donc le problème de la transmission, de la relève, de la reprise en charge des désirs des aînés. Les organismes subventionnaires s'en inquiètent, alertent les directions actuelles des entreprises de façon à ce que les investissements des dernières décennies n'aient pas été accordés en vain.

Tu as oublié également que de nouvelles maisons indépendantes voient le jour année après année : Les Allusifs, Liber, Marchand de feuilles. Et de nombreuses maisons existent sans même que le commun des mortels en entende parler une seule fois dans l'année.

Enfin, dans ton évaluation du pouls du réseau des maisons d'édition littéraire, tu as oublié le monde merveilleux et très grouillant des revues littéraires et culturelles. Je sais, les médias n'en font aucun cas, comme si elles n'existaient pas, comme si elles n'avaient aucune influence sur les pratiques culturelles contemporaines. C'est navrant. Mis à part cette absence de discours sur les revues, elles constituent néanmoins des creusets formidables d'expression, d'apprentissage, de réflexion et d'expérimentation. Pour ne m'en tenir qu'à la littérature, et même qu'à l'écriture narrative, je te rappelle l'existence obstinée des revues *Liberté*, *Les Écrits*, *Mœbius*, *Arcade* (il y en aurait même deux !), *XYZ*, etc. Les équipes de ces revues se renouvellent périodiquement sans créer trop de remous, ce qui est un signe de vitalité et de continuité. À ces quelques aînées se sont ajoutées de nombreuses autres revues depuis une dizaine d'années. Certaines se spécialisent, les universitaires ici, les poètes là... Patrimoine canadien, dans un souci de revitaliser le monde du magazine canadien en général, a reconnu le statut particulier de la revue culturelle et a mis sur pied un programme (un fonds) spécifique pour leur venir en aide (le FCM).

Que Quebecor accentue la monopolisation du milieu de l'édition peut m'inquiéter, mais je ne peux pas l'empêcher. Je souffre aussi que certains titres du conglomerat soient matraqués, partout où Quebecor a les moyens de les rappeler en de grandes publicités couleur (dans ses propres véhicules de presse !...). La bonne réception du public est directement proportionnelle à la place occupée par ces titres, que ce soit des niaiseries ou non. C'est le lot de l'académie des stars. La libre concurrence n'a-t-elle pas déjà permis la concentration du domaine de l'impression ?! Comment négocier des prix aujourd'hui quand les meneurs se comptent sur les doigts de la main ? La libre concurrence a aussi permis la position monopolistique de certaines maisons d'édition qui en profitent pour souffler le chant des sirènes auquel succombent de nombreux jeunes auteurs qui, en abandonnant les éditeurs qui les ont d'abord accueillis et fait connaître, amplifient ce phénomène de « survalorisation », comme si leur marché allait se trouver élargi comme par magie. Et le travail de découverte et de soutien de l'éditeur se retrouve,

aux yeux fermés de certains écrivains, banalisé et réduit à un simple travail de mise en circulation, un travail de vente. Et l'Union des écrivains, hélas, enfonce souvent le clou. Et que dire du désir de publier en France, pire que la menace de grippe...

Là où tu as raison, c'est d'évoquer la nécessité de devoir sonder les reins des organismes subventionnaires. Quand ils subventionnent uniquement en fonction du chiffre d'affaires, les petites et moyennes maisons d'édition littéraire sont déjà perdantes. Ce qui sauve encore le bateau avec lequel nous surfons à la surface d'un petit marché francophone, c'est le CALQ (Conseil des arts et des lettres du Québec) qui soutient les revues, et la SODEC (Société de développement des entreprises culturelles) qui gère le programme du crédit d'impôt (et soutient plus qu'il ne faut l'édition de poésie). Du côté du fédéral, le Conseil des Arts du Canada et Patrimoine Canada soutiennent revues et maisons d'édition. Seuls les Conseils des Arts du Québec et du Canada favorisent une aide basée sur le mérite, sur une évaluation qualitative des livres qui sont produits au cours d'une année. Il y a là bien sûr une dose d'arbitraire qu'il n'est pas facile de gérer équitablement, mais cela vaut mieux qu'une évaluation purement quantitative fondée sur le chiffre d'affaires. C'est aux organismes subventionnaires de prouver qu'ils se préoccupent de la concentration des goûts et des réseaux de diffusion.

La littérature est la première pratique de l'édition que l'on veut afficher à l'étranger, prouvant ainsi l'aura symbolique qui entoure les écrivains (et moins fréquemment les intellectuels). Il faut admettre que les universitaires jouent à l'intérieur de réseaux qui leur sont propres. Si les écrivains sont des porte-étendards, force est d'admettre qu'ils le sont ou devraient l'être d'abord sur le terrain national. Force est également de constater qu'il est de toute nécessité de soutenir les éditeurs qui se donnent pour mission de les encadrer et de les aider, en dépit du mal qu'ils doivent se donner. Faute de tout. Défendre la diversité culturelle et en même temps fermer les yeux sur les effets pervers de ce qu'il convient d'appeler l'académie, c'est mal cuire son boudin, son bouquin, son destin... national déjà fragile.

*Robert Giroux*

Dans la rubrique TEXTE EN MÉMOIRE, Jean-Marc Desgent nous offre à lire ce texte qui a déjà paru dans deux numéros de la revue *hobo / québec* en 1979 et 1980, « Objets et acéphalie ». Ce combattant du corps, ce lutteur aux bégaiements lyriques et aux passions catastrophiques explore ici ses thèmes de prédilection, entreprend des recherches littéraires qui trouveront leur aboutissement, entre autres, dans ces grands livres que sont *Ce que je suis devant personne* (Grand Prix du Festival International de la Poésie de Trois-Rivières 1994) et *Vingtièmes siècles* (Prix du Gouverneur général et Grand Prix du Festival International de la Poésie de Trois-Rivières 2005). Bernard Pozier et Louise Blouin, complices de cette époque et éditeurs actuels de l'auteur, dérivent sur leurs souvenirs du jeune homme d'alors, du collaborateur d'*hobo / québec*, et partagent avec nous leurs impressions au sujet de ses préoccupations thématiques.

Viennent ensuite dans ce numéro de la QV 2005 des textes qui répondent toujours aux critères de qualité et de diversité que nous privilégions. Carl Bergeron s'intéresse au TNM, y installe un décor à la Ionesco, tandis que Louise-Marie Bouchard cherche où est passée l'heure que nous perdons en reculant nos montres. Nicole Campeau et Éric Cardinal, à leur façon, nous parlent de ces moments anodins, parfois endeuillés, parfois sans conséquence, qui donnent à la vie son caractère d'exception. Vient ensuite le temps des périples, des voyages, des transhumances. Laurent Chabin nous plonge dans une époque sombre, apocalyptique, où les membres d'une tribu sont partis à la recherche d'un Eldorado improbable. François-Xavier Liagre et Karine Glorieux traitent avec humour – plutôt noir dans le cas de Liagre – du couple sous le couvert d'une promenade en voiture ou d'une randonnée difficile lors d'une tempête de neige particulièrement... féroce. En continuant dans le registre de l'humour noir, vous pourrez lire la courte nouvelle de Véronique Desforges, qui va jusqu'au bout de son délire de cannibalisme... Pour les amateurs d'écriture, de textes élégants, nous vous proposons les contributions de Diane-Ischa Ross et de Jean Martin ; chacun dans son style contribue à mettre de l'avant son amour de la littérature, que ce soit en préconisant une introspection raffinée ou une intrigue cultivée.

En décrivant la progression d'un incendie, Hubert Gendron-Blais a trouvé un autre biais pour témoigner de la folie du 11 septembre 2001. Puis, sur une note mélancolique, Sophie Marois nous donne à penser l'éternel retour, sous la forme d'une fascination enfantine pour les plaisirs du cirque qui se perpétuent, d'une génération à l'autre.

Dans la rubrique LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT, Myriam Brunelle adresse une lettre à Wajdi Mouawad, une lettre qui s'interroge sur l'exil et la possibilité de son témoignage, puis dans le fil du texte, en surfant sur les récentes horreurs qui ont acculé plusieurs populations à cette extrémité, elle rend hommage à la lucidité du recueil de Jean-Marc Desgent, *Vingtièmes siècles*.

Depuis plusieurs années, *Mæbius* publie et récompense les gagnants du Marathon d'écriture intercollégial en leur offrant un abonnement à la revue et un montant en argent, soit 200 \$ au lauréat du premier prix et 100 \$ à celui du second. Nous publions cette année les textes de Julie Mantha-Quévillon (premier prix) et de Cédric Dorion (deuxième prix) ainsi que la présentation de Richard Martineau, président de l'édition 2005.

Nous profitons aussi de l'occasion pour vous rappeler qu'Éric M<sup>c</sup>Comber est le lauréat du Prix de la bande à *Mæbius* 2005. Le jury, composé de Dominique Lavallée, Grégoire Lemay et Geneviève Thibault, a choisi à l'unanimité son texte intitulé *Éden* publié dans le *Mæbius* 105 portant sur « La marge ». Les autres finalistes étaient : Marie Hélène Poitras, pour son texte *Signes de peace et d'anarchie* (n° 105) ; Marge Dulac pour *En décalage humain de mon vivant* (n° 105). Le jury a également décidé d'accorder une mention à Julie Kurtness pour *Mashteuiatsh, P.Q.* (n° 104). Tous ont obtenu un abonnement à la revue. Le lauréat a reçu de plus un prix en argent de 300 \$.

Soumettez-nous des lettres que vous aimeriez adresser à votre écrivain préféré ou à celui qui vous intrigue tout particulièrement. Proposez-nous des textes qui sauront correspondre aux thèmes à venir : Défaillances, l'Antiquité, Compassion, Sécurité et surveillance, la Musique classique, Traduire, les Médias, À table, etc.

Bonne lecture !